NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 N° 4 1962

Une «Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée»

Paul LEBEAU (s.j.)

p. 403 - 407

https://www.nrt.be/en/articles/une-histoire-des-doctrines-chretiennes-avant-nicee-1750

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une « Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée »

Au lendemain de la dernière guerre, le P. J. de Ghellinck observait que l'inventaire de la littérature anténicéenne, dressé de main de maître par Ad. Harnack, aurait vite fait de vieillir, « plus rapidement sans doute que ne le prévoyait son auteur » (*Patristique et Moyen Âge*, t. 2, p. 107). Cette remarque, que justifiait, au premier chef, l'enrichissement quantitatif enregistré dans ce domaine depuis un demi-siècle, s'est révélée plus pertinente encore en ce qui concerne l'interprétation des doctrines. Sur un terrain où avaient surgi, au cours des dernières décades, nombre de repères nouveaux, il devenait de plus en plus nécessaire qu'on fît le point. Cette nécessité définit l'objet et l'importance de cette *Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée*[1], entreprise par le P. Daniélou, titulaire de la chaire des Origines chrétiennes à l'Institut catholique de Paris.

1. En un premier volume, le P. Daniélou étudie la *Théologie du Judéo-christianisme*. Il part du fait, abondamment illustré par les travaux d'un Peterson et d'un Goppelt, pour ne citer que les principaux, que le christianisme a connu, antérieurement à sa rencontre avec la rationalité grecque, une expression de structure sémitique, élaborée à partir des schèmes mentaux et des genres littéraires du judaïsme post-biblique (*Spätjudentum*). Cette théologie se distingue, comme celui-ci, par son caractère apocalyptique et visionnaire (p. 2), ou, si l'on veut, mythique, « au sens où le mythe représente un système de représentation, non au sens où il est une vision mythologique du monde » (p. 227). Décelable dans les Epîtres de saint Paul, elle a connu ses principaux développements au cours de la période dite des Pères apostoliques (p. 20), et certains de ses éléments se sont définitivement incorporés à la tradition chrétienne, par le truchement de la liturgie et des écrits patristiques postérieurs.

Cette théologie archaïque, il convenait tout d'abord d'en inventorier les sources. C'est l'objectif que l'auteur s'est fixé dans sa première partie. « Sources directes » : apocryphes les plus anciens de l'Ancien et du Nouveau Testament; *Epître de Barnabé* et *Pasteur* d'Hermas; *Lettres* d'Ignace d'Antioche et de Clément de Rome. La plupart de ces documents posent, on le sait, de délicats problèmes de critique interne et de chronologie. L'auteur en propose des solutions qui s'imposent désormais à l'attention des spécialistes. Cet inventaire détaillé lui fournit par ailleurs une table de référence qui lui permet de procéder, dans un second chapitre, à un relevé des éléments judéo-chrétiens dans la littérature hétérodoxe archaïque. Délicate entreprise de discernement, dont le résultat le plus notable est la remise en question de l'origine gnostique communément assignée à certaines conceptions cosmologiques.

Dans une seconde partie, *le Milieu intellectuel*, l'auteur étudie l'exégèse et l'apocalyptique judéo-chrétiennes. La troisième partie est consacrée aux *doctrines*. C'est, sans conteste, la plus importante. On en retiendra spécialement les chapitres consacrés à l'Incarnation, à la Rédemption (où l'on notera la signification capitale attachée par la pensée chrétienne primitive à la Descente aux Enfers et à l'Ascension), et au *Mysterium Crucis*, où l'auteur rassemble les témoi-

---

1. J. Daniélou, S. J. — *Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée*. Vol. I : *Théologie du judéo-christianisme*. Vol. II : *Message évangélique et culture hellénistique aux II^e^ et III^e^ siècles*. Coll. Bibliothèque de Théologie. Tournai, Desclée et C^ie^, 1958 et 1961, 23 × 16 cm., IV-457 et IV-485 p.

gnages de cette *theologia gloriae* qui est l'un des traits caractéristiques de cet univers religieux. Enfin, une quatrième partie recueille les données relatives aux sacrements, à la structure ecclésiale et à l'idéal ascétique du judéo-christianisme.

Les limites de cette note, non moins que celles de notre compétence, nous interdisent de discuter ici, fût-ce sommairement, les perspectives multiples et prometteuses ouvertes à la recherche par cet ouvrage, à travers un foisonnement de données de toute provenance, glanées au cours d'immenses lectures. On pourra se référer, pour les points essentiels, à la note consacrée à ce volume par un spécialiste qualifié de la théologie anténicéenne, le P. A. Orbe, dans les *Recherches de Science Religieuse*, t. 47 (1959), p. 544 ss. Bornons-nous à ajouter qu'à notre avis, sa consultation, facilitée par de copieux index, est désormais indispensable, non seulement aux spécialistes des origines chrétiennes, mais encore aux professeurs de théologie dogmatique, aux liturgistes, aux exégètes et, d'une manière générale, à tous ceux qui ont à citer ou à commenter les Pères de l'Eglise. Maints passages d'Ignace d'Antioche, de Justin, d'Irénée, de Grégoire de Nysse, s'éclairent singulièrement à la lumière du contexte judéo-chrétien où les replace un discernement fondé sur une vaste érudition.

La richesse de ce livre est, à la vérité, trop multiforme pour se laisser aisément détailler. Seuls, ses bénéficiaires, que nous espérons nombreux, pourront s'en faire une idée.

2. Après avoir dégagé les traits caractéristiques du Message chrétien en son expression primitive, conditionnée par le milieu sémitique où elle se formulait, le P. Daniélou aborde, dans un volume suivant, la seconde phase de son élaboration, née de son affrontement avec la culture hellénistique.

Moment capital, car il marque l'avènement d'une théologie soucieuse de répondre aux exigences universelles de la raison. S'il ne s'agissait plus, comme dans le volume précédent, de prospecter un domaine relativement inexploré et de rassembler une documentation jusque-là dispersée, la tâche de l'auteur n'était pas moins ardue : synthétiser et interpréter les résultats des innombrables travaux consacrés à cette période depuis un demi-siècle. Le P. Daniélou s'en acquitte avec non moins de maîtrise.

L'un des traits majeurs qui distinguent cette période de la précédente est une présentation nouvelle, originale, du Message chrétien. C'est l'objet du premier livre de l'ouvrage : *La préparation évangélique*. Ce titre, emprunté à Eusèbe, caractérise avec bonheur une démarche commune aux Apologistes (à l'exception de Tatien) et à Clément d'Alexandrie : en appeler au meilleur du paganisme pour fonder le caractère raisonnable de la foi et de la morale chrétiennes : « dans le Christ, c'est la plénitude d'une lumière qui éclairait déjà le monde païen, qui est manifestée » (p. 36). Cette constatation n'est pas nouvelle. Ce qui l'est davantage, c'est d'y reconnaître une confirmation décisive de ce qui constitue le « genre littéraire » de l'apologétique de cette époque : elle est un « discours missionnaire » (p. 13 ss).

Ces références aux aspects positifs du paganisme soulevaient tout naturellement la question de l'origine de ceux-ci. Comme l'avait naguère noté Wolfson, Philon se l'était déjà posée, et y répondait en énonçant une triple hypothèse : ou bien les philosophes grecs ont emprunté ces vérités à Moïse; ou ils les ont découvertes par la raison; ou encore, ils les doivent à une inspiration de Dieu (p. 42). Ces vues ont été reprises, avec des différences d'accent, par les Apologistes. Justin insiste sur l'aptitude de tout homme à connaître certaines vérités par la raison : pour lui, la raison humaine participe au Logos divin. Mais, comme l'a établi Andresen, dans un ouvrage dont le P. Ch. Martin a signalé l'importance aux lecteurs de cette Revue (*N.R.Th.*, 79, 1957, p. 418), cette participation doit être

comprise en fonction du Moyen-Platonisme, ce qui exclut l'immanentisme stoïcien suggéré par le vocabulaire de Justin : « elle désigne chez lui l'action du Verbe transcendant sur l'esprit humain » (p. 45). Importante mise au point, qui semble bien clore un débat ouvert depuis un demi-siècle.

Avec Wolfson, et malgré les objections de Holte, le P. Daniélou estime que Justin admet également une certaine inspiration divine chez les philosophes. Mais c'est Clément d'Alexandrie qui est le protagoniste le plus explicite de cette conception, comme l'a montré E. Molland, dont l'auteur ratifie pleinement les conclusions. Il expose au surplus — et ceci est neuf — comment, en cette idée d'une inspiration divine à l'origine de la « sagesse des nations », s'harmonisent les diverses opinions proposées par Clément touchant la genèse de la philosophie (p. 57-67).

En pénétrant dans le monde gréco-romain, le christianisme n'a pas seulement réinterprété son patrimoine philosophique, mais encore ses mythes et ses images. C'est ce que l'auteur développe en un brillant chapitre : *Homère chez les Pères de l'Eglise,* synthèse et mise au point des travaux de H. Rahner, Buffière, Pépin et autres spécialistes. Platon n'en demeure pas moins l'écrivain antique le plus exploité par les Pères. Encore s'agit-il d'un Platon repensé et systématisé par le Moyen-Platonisme, comme l'ont définitivement prouvé les travaux du P. Festugière, du P. Canivet et d'Andresen, dont l'apport est analysé dans le chapitre suivant. Soulignons-y (p. 109) une sérieuse objection à l'interprétation de Celse par Andresen (dans l'ouvrage cité plus haut), et cette remarque propre à nuancer certaines généralisations sur le « platonisme des Pères » : dans bien des cas, « leur but... est de montrer que Platon est l'écho d'une tradition antérieure qu'il déforme... Il s'agit moins d'un platonisme ou d'un moyen-platonisme chrétien que d'une théologie biblique utilisant en les réformant (pour : *déformant?*) des expressions platoniciennes » (p. 109). Un autre chapitre étudie une influence plus modeste mais justement rappelée ces dernières années, surtout à propos du *Protreptique* de Clément : celle d'Aristote.

Après le « discours missionnaire » ou *kérygme* — présentation de l'Evangile au monde païen — l'auteur étudie la transmission du dépôt de la foi à l'intérieur de l'Eglise (Livre II). Cela nous vaut, sur l'idée de Tradition et sur l'enseignement catéchétique dont elle est l'objet, chez Justin, Clément, Origène, mais surtout chez Irénée, dont l'œuvre « se situe tout entière an plan de la catéchèse » (p. 170), des pages qui constituent la mise au point la plus nuancée qu'on puisse souhaiter dans un domaine labouré de tant de discussions. On y retiendra surtout une pénétrante analyse du triple sens de la *récapitulation* chez saint Irénée (p. 161-169).

Cette étude de la catéchèse anténicéenne amène tout naturellement l'auteur à aborder la question de la *relation entre les deux Testaments* (Livre III). On sait l'autorité que le P. Daniélou s'est acquise en matière de typologie patristique. Ces chapitres, consacrés respectivement à l'exégèse de Justin, d'Irénée, de Méliton, de Clément, d'Hippolyte, d'Origène et de Méthode, ne la démentiront pas. Par rapport aux travaux antérieurs de l'auteur, on notera l'enrichissement des données concernant les recueils de *testimonia,* ces dossiers de textes scripturaires groupés selon les grands thèmes de la catéchèse (p. 185; 190 ss), et un discernement plus précis de ce qui demeure valable et de ce qui est périmé dans l'exégèse d'Origène (p. 256-264).

Le livre IV est consacré aux *problèmes théologiques* posés par l'utilisation des techniques de la philosophie grecque dans l'élaboration du dogme chrétien. Cette utilisation trouva un champion et un précurseur en Clément d'Alexandrie, dont un premier chapitre étudie la conception des rapports entre philosophie et théologie. Avec le P. J. Moingt, l'auteur note, à ce propos, qu'on ne trouve pas chez Clément l'équivalent de nos conclusions théologiques (p. 284). Pour lui,

« il n'y a pas d'autres arguments que l'Ecriture ». Et si l'usage de la dialectique confère plus de rigueur à cette démonstration scripturaire de type traditionnel, Clément n'en demeure pas moins un didascale biblique (p. 296). Autre problème essentiel aux II° et III° siècles : celui de la transcendance de Dieu et de son expression (ch. 2), ou, si l'on préfère, de la théologie négative. A l'origine de celle-ci, l'auteur discerne avant tout, contrairement à Norden et à Festugière, une influence du judaïsme hellénistique. C'est à ce dernier que nous ramènent en effet les principaux contextes où apparaît le vocabulaire primitif de cette théologie : la polémique contre l'idolâtrie, Philon et la gnose juive hellénistique, issue de l'apocalyptique palestinienne. Il reste que certains termes se rattachent clairement au Moyen-Platonisme (p. 302 ss) et au gnosticisme (p. 309 ss). Tous ces éléments se trouvent transposés et synthétisés par Clément en une théorie authentiquement chrétienne de la connaissance de Dieu qui « fait date dans l'histoire de la pensée humaine » (p. 316).

Un troisième chapitre rassemble les éléments d'une *théologie du Verbe* chez les Apologistes, Irénée, Clément et Origène. L'auteur dégage avec pénétration la démarche propre aux premiers : « transférer au Fils, connu par révélation, les attributs cosmologiques du Dieu de l'Ancien Testament » (p. 322), tout en se référant à la doctrine platonicienne de l'Ame du monde. Avec le P. Lebreton, le P. Daniélou en souligne justement le danger : « la génération du Fils de Dieu, rattachée à la création du monde comme à sa fin, se trouve entraînée par elle dans la contingence et dans le temps » (p. 337). Peut-être eût-il pu souligner plus explicitement son rôle dans la genèse de l'idée, si traditionnelle et si actuelle à la fois, d'un univers christique. Signalons en outre des pages brèves mais denses, émaillées de précieuses citations, sur la théologie du Verbe chez Irénée, chez Clément d'Alexandrie, avec, p. 343-344, une appréciation singulièrement éclairante de la théologie trinitaire anténicéenne, reprise plus loin à propos d'Origène (p. 348 ss) : il manquait aux penseurs de cette époque « une catégorie que ne leur fournissait pas la philosophie de leur temps, et qui est celle de *personne*. L'existence individuée implique pour eux une limitation, une *perigraphè*... Sur le plan du Verbe éternel, ils admettent tous que le Père a éternellement un Logos, mais ce Logos, pas plus que le Père, n'a d'existence individuée, ce qui impliquerait limitation. Au plan de l'action créatrice, le Logos acquiert cette existence individuée, cette *perigraphè*, qui en fait l'instrument du Père transcendant pour son action sur le monde ». Le Logos ne cesse pas pour autant d'être consubstantiel au Père, dont, par ailleurs, il était éternellement distinct. C'est le fondement de cette distinction qui restait à définir.

Les deux derniers chapitres de cette quatrième partie sont consacrés respectivement à l'*anthropologie* et à la *démonologie*. On y trouvera des exposés synthétiques dont les thèmes principaux trahissent assez l'intérêt : la valorisation de la nature humaine contre les gnostiques (chez Irénée et Clément), l'état primitif de l'homme, le péché originel, la préexistence des âmes, l'origine et l'activité des démons dans l'histoire. Au sujet des idées de Clément sur la transmission de la faute originelle, force nous est d'avouer que nous avons peine à suivre l'auteur dans son interprétation de *Strom.*, III, 16, 100, 7, qu'il traduit d'ailleurs assez librement. Il nous semble que Clément se borne, dans ce passage, à contester que les gnostiques puissent légitimement faire appel à l'Ecriture pour fonder leurs préventions contre le mariage et la génération, en soulignant, inversement, le rôle de la liberté dans la condition pécheresse de l'homme.

Enfin, sous le titre : *La gnose chrétienne*, le livre V recueille et analyse les éléments doctrinaux qui ne relèvent ni de la foi commune, ni de l'Ancien Testament, ni du Moyen-Platonisme, mais de l'apocalyptique juive. Prolongeant ici son étude de la théologie du Judéo-Christianisme, l'auteur démontre qu'ils se rattachent effectivement aux deux domaines privilégiés de celle-ci : l'exégèse de

la Genèse et l'angélologie. Encore n'exclut-il pas l'hypothèse, jadis avancée par Bousset, d'une influence de l'Inde. Clément, qui déclare avoir été initié à ces spéculations par une tradition orale, et Origène, qui prétend les tirer d'une exégèse ésotérique de l'Ecriture, en sont les témoins les plus notables. Cette gnose chrétienne offre des analogies frappantes avec le gnosticisme hétérodoxe. C'est qu'elle relève du même courant, issu de l'apocalyptique, et caractérisé par d'intempérantes spéculations sur le monde d'en-haut. Ce ne sont pas ces dernières, c'est son dualisme qui distingue proprement le gnosticisme de la foi traditionnelle (p. 456).

A suivre l'auteur à travers ce foisonnement de topographies, de chronographies et de hiérarchies, où il se meut avec l'assurance d'un guide pleinement familiarisé avec son terrain, on peut certes se demander ce qu'on y peut glaner en fait de valeurs religieuses permanentes. Le P. Daniélou ne laisse pas, il est vrai, d'en dégager au passage à propos d'Origène, en suggérant comment, à travers la « pentecôte des éons », « la patiente fidélité de l'amour divin lasse l'infidélité des créatures » (p. 443). Il reste que, si ingrate qu'elle puisse paraître à des lecteurs non spécialistes, cette prospection était indispensable à une appréciation adéquate de pensées aussi complexes que celles de Clément et d'Origène.

L'auteur définit parfaitement, en conclusion, ce qui fait l'originalité et la valeur de cet ouvrage (dont il nous promet un homologue consacré au monde latin) : il s'agissait, « dans ce monde si complexe, où l'esprit si facilement s'égare, de tracer les grandes voies et de mettre un peu d'ordre » (p. 461). C'est trop peu dire qu'il a mené à bien cette aléatoire entreprise. On peut se demander s'il n'était pas le seul, aujourd'hui, à pouvoir la tenter.

P. Lebeau, S. J.